**La délinquance au féminin : hystérie et/ou injonction sociale ?**

En introduisant le thème des conférences de cette année, Roland Chemama avait indiqué que lorsqu’il s’est agi de présenter notre monde, c’est le thème de la perversion qui a paru aux membres de la Commission des Enseignements pertinent, ce qui a conduit à l’intitulé : « perversion ou quoi ? »

Le thème de la délinquance au féminin se situe-t-il en outsider de cet axe ou faut-il saluer la perspicacité de cette Commission qui me fait parler des femmes plongées dans la perversion commune aujourd’hui ?

Pour nous, analystes, aborder le malaise dans la culture ou la civilisation, c’est appréhender le monde à travers ses symptômes, ce qui bien entendu nous limite grandement, en sachant que toute société construit ses modèles d’aliénation articulés à ses idéaux positivés et injonctifs : on pourrait aujourd’hui en donner l’énoncé suivant : « liberté, égalité et primat de la science ».

C’est au cours d’un travail que j’ai poursuivi AMCPSY / EPEP sur ce thème et également dans les séminaires organisés par le département de travail social que m’est apparue la nécessité de prendre en considération un symptôme qu’on étiquettera comme social dans le sens où il est à l’articulation entre le sujet et la collectivité : la délinquance au féminin.

Il semble bien que la délinquance au féminin connaisse partout une extension que mettent en évidence les données statistiques publiées par l’Observatoire national de la délinquance et que confirment les pédopsychiatres, les pédiatres, les travailleurs sociaux, les personnels de justice ou les médecins généralistes. De cette extension nous aurons nous-mêmes à en préciser le champ.

Un sociologue américain écrivait que « la délinquance masculine s’étouffe et la délinquance féminine prend le relais ». Et c’est certainement ce qu’il appelle ce relais que je vais interroger plus avant avec les catégories qui sont les nôtres.

J’ai nommé ce travail la délinquance au féminin : cela a été un axe de mon travail cette délinquance **AU** féminin parce qu’elle n’est pas le pendant symétrique de la délinquance masculine, même si la phénoménologie mimétique garçonnière qui n’a pas été interrogée nous porterait parfois à le croire. Tout mon propos vise à le démontrer.

Qu’appelle-t-on délinquance ? La délinquance consiste en un franchissement des limites et répond à un défaut de symbolisation dans la mise en place d’une limite. Quand on parle de délinquance on parle de normes et de limites. Cela nous oblige à une réflexion dont la complexité est évidente.

La mise en place d’une limite, c’est là où d’emblée le bât blesse du côté des femmes car si la délinquance masculine est en lien avec un défaut d’accès au phallus, qu’il faut aussi aujourd’hui compléter par toute l’évolution toxicomaniaque de notre société, la position féminine n’est, contrairement peut-être aux apparences, aucunement symétrique et il s’agit effectivement de la situer.

La question phallique pour les femmes s’y joue là : il s’agit de l’inscription par rapport au phallus des femmes et de la place qu’elles tiennent dans l’écriture du lien social, qui incombe en particulier aux femmes, ne l’oublions pas dès à présent.

On peut donc comprendre à partir de là, parce que la clinique des F se rapporte au grand Autre social et à ses évolutions, comment cette question de limite se joue de façon plus ou moins locale ; tout cela est variable : dans l’espace et dans le temps, selon les cultures, les religions, les incidences des exils, selon une géopolitique complexe qui n’est pas sans un certain reflet dans l’hexagone.

Il s’agit donc d’un problème de lecture : envisager la délinquance est avant tout une question de lecture qui est de notre côté, de notre responsabilité, qui revient au clinicien, car bien entendu l’acte délinquant est bien souvent méconnu par le sujet, voire dénié, La perversion commune encourage, nous en reparlerons, cette ignorance.

Cette lecture doit tenir compte de la façon dont le sexe et la loi sont noués dans le social**:** jusqu’à il y a peu, le sexe et la loi apparaissaient noués dans le social autour de la procréation et de l’inscription de la génération,

La copule, conjugaison de l’homme et de la femme grâce à la copule phallique qui a pour nom commun, osons le dire dans notre sphère culturelle mais à peu près de même dans toutes les sociétés, le mariage, réalisait ce forcing d’assurer une prise du rapport sexuel et de son non-rapport par la voie symbolique de l’inscription sociale. Pour le dire rapidement, et vous allez mesurer l’étoffe de ce rapidement, se réalisait dans le lien social une forme d’humanisation psychopathologique du réel du non-rapport sexuel qui fondait notre quotidien sous la forme d’une clinique du mariage. Il y a toujours une clinique du mariage mais je vais vous annoncer un scoop : cette nouvelle est importante et peut nous donner quelques émotions : on ne fait plus les enfants comme on les faisait autrefois, et ce depuis qu’on a socialement dissocié sexualité et procréation, et cette mutation dans la procréation est déterminante.

La science et les nouvelles technologies ont changé la donne. Alors je vous dirai : tout change et rien ne change. Bien sûr pour une par une, pour un par un, la question se posera de manière classique car pour chacun, un par un, rien ne change. Pendant ce temps-là la société tente d’adapter juridiquement, à force de lois, une inscription sociale qui est là plus tenue par le juridique que par la parole et par le symbolique.

Revenons à la délinquance : Je vais partir du terme « delinquere » qui veut dire deux choses : l’acte, le délit d’une part, d’autre part manquer, faire défaut ; cela s’employait surtout dans le sens de « manquer à un devoir ». Nous avons essayé dans un plan de recherche d’entendre cette double entrée au terme « delinquere »

Si effectivement la clinique des femmes se rapporte au grand Autre social, en est très solidaire, il me semble important aujourd’hui d’interroger aussi comment le grand Autre manque au devoir, comment il délinque si vous me permettez ce barbarisme phonétiquement évocateur, comment il délinque par rapport au symbolique en prônant une égalité qui ferait fi de la dissymétrie, et en déléguant à la science le pouvoir d’un signifiant maître absolu. Il faut aussi mesurer comment la responsabilité des sujets et l’appréhension même de celle-ci peut se jouer entre une méconnaissance du sujet et les manquements du grand Autre. Et c’est effectivement une question de lecture de ce qui fait ou pas limite, c’est-à-dire des possibilités de symbolisation, car cette clinique délinquante se déroule bien souvent autour d’un défaut de symbolisation et de la possibilité de mise en place de limites, comme je l’ai déjà dit.

Je me suis appuyée sur le travail effectué à l’ALI par M. Czermak en 1988 intitulé « La délinquance, interrogations psychanalytiques » qui partait de la question de savoir si la délinquance était un symptôme que la psychanalyse pouvait prendre en compte, symptôme qui posait à l’évidence le problème du franchissement des limites. C. Melman de façon très claire voyait dans la délinquance masculine « un défaut d’accès à cet objet qui commande la jouissance, c’est-à-dire le phallus », et dans l’inversion entre les structures sociales et les conduites entre réel et symbolique, il y aurait dans la délinquance masculine, disait-il, des structures sociales devenues réelles et des conduites symboliques.

Cette délinquance semble évoluer au gré de l’actualité, la toxicomanie envahissant par exemple le champ de la délinquance

Si la délinquance consiste en un franchissement des limites, et qu’elle a comme moteur même ce franchissement, elle serait un palliatif au défaut de la mise en place d’une limite. On peut bien comprendre ce que cette question de la limite a de spécifique pour les femmes. Côté masculin, « passé les bornes il y a la limite », disait Lacan selon Fenouillard. Mais qu’en est-il pour les femmes ? je dirai que là se joue le défaut de symbolisation inhérent à la structure, ce scandale de la structure dont je vais maintenant dire un mot.

Les femmes, nous le savons, ne sont pas toutes : pas de femme qui puisse trouver par elle-même sa propre légitimité, sa représentation : le signifiant ne peut pas lui donner son être sexué. Freud s’était heurté au paradoxe que la condition féminine s’oppose à toute universalité, étant amené à faire le constat que le savoir inconscient ne dit rien du sexe féminin. La virilité est bien sûr la métaphore de l’homme alors que la féminité ne peut être métaphore des femmes car il n’y a pas d’universel de « La Femme » qui pourrait fonder cette métaphore.

C’est pour résoudre une légitimité qui ne s’obtient pas à l’issue de la castration qu’elle vient complémenter la castration masculine, non pas d’en être complémentaire, mais de s’y adosser, « la faire symptôme au point où la jouissance phallique comme telle est aussi bien son affaire » dit Lacan dans RSI. Les femmes une par une ont à faire à ce défaut symbolique d’autant que comme femmes leur être n’est pas tout à fait arraché au réel, ce qui en a fait d’ailleurs les proies de la science. La sublimation, qui est de la jouissance, l’amour disons aussi, les y aide pour s’articuler à l’Un qui leur donnera leur reconnaissance.

Et de ce fait, l’assujettissement des femmes à l’instance phallique passe par une identification sexuée comme nous le dit Lacan dans les Noms du Père : « Parce que l’Homme, tel que l’imagine la femme, c’est-à-dire celle qui n’existe pas, c’est-à-dire une imagination de vide, l’homme, lui, il est tordu par son sexe, alors qu’une femme peut faire une identification sexuée, elle n’a même que ça à faire puisqu’il faut qu’elle en passe par une jouissance phallique qui est justement ce qui lui manque ».

L’instance phallique, la loi sexuelle, dans la discordance de l’être et l’avoir – c’est toujours dans la discordance cette histoire –, ne permet pas d’inscrire une bipolarité sexuelle et impose une contrainte par corps, pour l’homme négativation de l’organe, la femme, elle, incarne le désir et son corps fait domicile. Discordance : ils ne sont pas dans la même dimension, ils ne sont pas en contradiction non plus. C’est à cela qu’ont à faire les jeunes gens qui doivent advenir et c’est ce que bien souvent aujourd’hui la société tente de dérouter.

Les femmes ne sont pas de plain-pied dans l’organisation phallique : elles y rentrent secondes, bibliquement, elles sont autres et pas toutes, ce qui les met dans une position d’altérité, d’hétérotopie. Dans cet écart d’accroche à la fonction phallique, c’est dans ce dilemme, celui de consentir à cet assujettissement que pourra se formuler leur liberté. Mais aussi leur devoir de civilisation : « sur-moitiés » dira Lacan.

Nous ne sommes pas sans savoir aussi que l’intrusion phallique pour une fille, c’est-à-dire, comme le dit C. Melman, « la découverte qu’elle participe par son corps au monde de la sexualité », (et le corps fait évidemment obstacle au vœu d’être libre), peut ne pas aller de soi et le père en être un responsable abusif. La psychopathologie de l’adolescente en est bien souvent la démonstration. La délinquance au féminin est une question qui relève majoritairement du traitement de l’adolescence chez les filles. Soulignons-le, car c’est le lieu même de cette clinique de la délinquance au féminin. C’est toujours au temps de l’adolescence que se joue cette problématique pour les filles et Freud nous avait déjà fait remarquer qu’il n’y a pas de clôture du temps de l’adolescence pour les filles : ça peut toujours se rejouer. Tous les 10 ans ! (ça semble aujourd’hui la scansion !), elles changent. N’oublions pas que l’insatisfaction et la déception ont toujours réglé leur destin.

Lacan nous avait rappelé dans l’intervention sur le transfert en 1951 que la femme est « l’objet impossible à détacher d’un primitif désir oral où il faut pourtant qu’elle apprenne à reconnaître sa propre nature génitale. Pour accéder à cette reconnaissance de sa féminité, il lui faudra réaliser cette assomption de son corps »

J’avais il y a longtemps parlé de ces dérégulations des « origynes », avec un Y tel qu’il est écrit dans l’Étourdit, de cette clinique qui parle de cette division problématique au temps de l’oralité. Elle est déterminante pour les femmes d’autant qu’elles peuvent être en prises avec un grand Autre maternel dévorant. Winnicott avait d’ailleurs appelé la boulimie la délinquance orale.

Par rapport à cette introjection phallique les femmes peuvent donc être obéissantes ou désobéissantes : cela a marqué la clinique que nous a déplié l’hystérique qui a longtemps fait marcher la machine. Elles y consentent ou pas ; le dire en ces termes est courtois mais nous ne sommes peut-être plus au temps de la courtoisie et l’évolution de la société démocratique dans ses injonctions actuelles nous pousse peut-être à repenser le mot désobéissance : « on se casse on se barre » nous on dit Adèle Haenel suivie par V. Despentes : phrase entendue en écho récemment, qui veut aussi signifier qu’on voudrait se barrer de toute identification sexuée, dans un individualisme qui voudrait libérer le sujet de toute allégeance morale et sociale

Aujourd’hui les choses se jouent comme cela. La maternité qui manifestait un consentement de fait, qui était soutenu par le système d’échange entre hommes et femmes dans le social, et donnait aux jeunes femmes une assise, même si cela pouvait être insuffisant, voir pour elles insatisfaisant, a bien été un expédient, mais dans l’injonction actuelle, libertaire et égalitaire, elles sont déplacées de cette primauté car aujourd’hui la maternité est transgenre, cela ne suffit plus car cela les dépossède de l’objet qu’elles recelaient : cela n’est pas sans les mettre dans une impasse identitaire d’être des Une incontestées, la scène primitive se joue maintenant avec des pipettes.

L’injonction libertaire et égalitaire creuse ce manque à être de légitimité des femmes. Alors s’inventent des tas d’identifications : LGBT, identifications fluides… J’avais parlé de Béatriz alias Paul Preciado qui sur Uranus tentait d’être ni homme ni femme. Cela s’était soldé, je l’avais dit dans un texte intitulé « Se doper pour être », par une dépersonnalisation. Il avait suivi la voie queer pour résoudre cette impasse identitaire féminine. Quand on veut faire l’économie de s’adresser à l’autre, à l’autre du sexe, on est dans le dés-être. Alors les femmes queer avaient trouvé une solution radicale, celle de faire disparaître le signifiant femme, la véritable égalité étant trouvée non par le 3° sexe mais par un sexe unique totalisant. C’est là où gît le vrai féminicide, le meurtre du grand Autre. C’est légèrement délinquant, ça !

On a toujours voulu éduquer les femmes, arraisonner leur passion : déjà Mme de Maintenon avait voulu pour elles une éducation convenable à leur sexe. Ça s’était mal fini à Saint Cyr où elles s’étaient fait aspirer par un grand Autre non barré, hors langage. Mystiques, elles sont presque toutes devenues folles de Dieu, car pour les femmes se joue cette diplopie, cette aspiration vers un grand Autre non barré hors langage. Les mystiques pour moi, même si elles sont, pour certaines, contenues par l’écriture, ne sont pas sans être dans une forme de délinquance par rapport à l’ordre clérical.

L’école est devenue laïque, mixte, égalitaire, les filles ont réalisé au mieux les aspirations des pères, leur évitant la castration. Ça mixte, mais est-ce que ça articule ? ça introduit plutôt une rivalité. Dans l’éducation nationale se joue et se rejoue toujours en France les guerres de Religions, celles inaugurées à la Révolution Française. L’éducation nationale a promis l’éducation pour tous et l’égalité de l’éducation qui doit passer par le nivellement de toute différenciation dans l’adresse des méthodes pédagogiques. L’universel a prévalu.

Cette homogénéisation s’est complétée par l’écriture inclusive : c’est sûr que Vaugelas était un peu rétro, mais on doit se souvenir que le changement des langues n’est pas sans effet. On se souviendra qu’en 1947 Churchill, en simplifiant l’anglais, avait voulu gagner la guerre commerciale, et cela a réussi. Aujourd’hui l’écriture inclusive, cela passe plus par l’écriture que par la parole, on écrit « l’auteur-E » : je le prends peut-être mal moi, on devrait dire Pascale-E or je me fais appeler Pascale, disons que je suis sensible à l’euphonie ! les femmes sont sensibles à leur prénom car le nom propre est en souffrance pour les femmes : il n’est pas en propre.

Alors comment cela délinque-t-il aujourd’hui ? ça délinque peut-être de plus en plus fort dans les mutations sociales promues par la science et ça délinque dans une société néolibérale qui prône une jouissance sans limite.

La société encourage aujourd’hui à quitter les limites d’une jouissance bornée par des impossibles. La science est performante et prescriptive. Avec tous les acquis si positifs que nous lui connaissons, elle est devenue un maître réel qui a déplacé le réel du sexe et de la mort hors de la logique de l’impossible qui régit les lois du langage et qui a changé les termes de la filiation. La science et surtout les technologies qui en sont issues, offrent par leurs objets positivés et leurs opérations dans le réel à compenser les malfaçons et les injustices du destin, fournissant à un imaginaire de la performance. Ce qu’on n’a pu obtenir par le destin ou symboliquement, on l’obtient par ce maître réel qui vous refait le corps chirurgicalement et traite les impasses du miroir : je ne suis pas du bon sexe, donc on va tout transformer, mon miroir ne me convient pas, on va le retoucher chirurgicalement, et ce plus dans l’idée d’une présentation que d’une représentation pour l’autre. Le discours de la science introduit de façon radicale une intolérance au symptôme, c’est-à-dire à l’inscription singulière du ratage qui soutient jouissance et désir, délogeant les assignations symboliques des corps et délogeant ainsi pour les sujets l’impératif d’y trouver leur vérité.

Ce maître réel n’est pas sans efficacité dans la réalité puisqu’il donne quand même aux femmes la liberté de leur sexualité qui n’était vraiment pas acquise, (fini le tabou de la virginité et je vous dirai un peu plus tard jusqu’où ces jeunes filles vont dans leur recherche de liberté). Pour le moment je vais vous dire que ces techniques s’orientent plutôt vers une in-personnalisation (une femme peut par exemple porter un enfant qui n’a pas ses gênes ou qui est fabriqué à partir de 3 noyaux) et une distribution égalitaire à des individus séparés qui en même temps les totalise, et qui transforme celui qu’on avait l’habitude de considérer comme un partenaire en un accessoire, dans l’insémination ou la GPA. Elles peuvent ainsi redevenir toutes.

Le miracle de la pilule qui a bien sûr fait plonger la société dans le pouvoir du Pharmakon, dans la toxicomanie, a pu générer haut et fort : « Mon corps m’appartient », cette contre-vérité pour des parlêtres, mais il faut aussi pouvoir sauver pour les femmes qu’elles puissent dire non à ce que leur corps puisse appartenir totalement au logos, car de fait il ne peut pas s’inscrire totalement dans le symbolique ; il échappe par sa part de réel, car par ailleurs le corps ne fait pas savoir. « Mon corps m’appartient » a fait illusion qu’il y avait là une émancipation possible, émancipation par rapport au logos alors qu’on n’est femme que par rapport à l’autre du sexe : l’échantillon de base reste homme/femme même si on y introduit quelques variations.

Cela a permis de croire à un affranchissement, à une émancipation possible d’un lien par rapport au partenaire. C’est l’effet de cette discordance entre sexualité et procréation. Je tiens à vous faire remarquer quand même le rôle positif de la juridiction qui, en totalisant toutes les femmes, en homogénéisant les désirs bien singuliers, a tenté par le mariage pour tous de maintenir le lien social malgré cette dissociation sexualité/procréation.

La dernière proposition d’insémination par l’état, je parle de la mère solo, qui permet aux femmes de penser que l’on va pouvoir se débarrasser de l’autre masculin grâce à ce que j’appellerai le retour de l’état providence, avec un retour de l’injonction à l’enfant, et un retour du religieux peut-être aussi, n’a pas été sans conséquence, en tout cas d’angoisse, sur la cure de patientes qui ont pu se sentir tenues par cette prescription. Elles n’ont pas été sans remarquer que ce modèle de procréation pouvait être un court-circuitage de la parole et de leur cure par une fécondation forcée, et que dans ce contexte elles ne sont plus que réelles. J’y ajouterai que nous avons du mal à nous habituer à cet inceste social, effet de la perversion du grand Autre, une machine à faire des fous.

Ces mutations nous incitent à beaucoup de prudence, et s’« il est plus malaisé de marcher à val qu’à mont » selon Montaigne, ce n’est pas simple de marcher aujourd’hui à un rythme accéléré en tenant compte de toutes les modifications sur la procréation qui stabilisaient par le passé le rapport homme/femme, le réel de la procréation, le lien social et ses assignations symboliques.

Je dirai donc que si du côté des femmes tout est là pour que ça délinque du fait de la structure, cela délinque aussi en chicane par rapport au grand Autre social et que la société n’est pas sans pousser à la délinquance et à l’affranchissement.

Cela délinque actuellement, à travers ces mutations sociétales générées par les modifications du néolibéralisme « les femmes devraient se méfier du capital qui tend à unifier et émasculer le désir » disait Badiou, car le capital c’est l’unisexe et la même consommation pour tous. Le toxique, nous le savons, est la meilleure réalisation unisexe et égalitaire. La montée sur la scène de la condition féminine à la révolution française s’est faite au prix d’une dé-subjectivation des rapports d’un sexe à l’autre et d’un basculement dans l’imaginaire. On ne peut rien entendre de ce qui se passe sur la scène actuelle si l’on ne prend pas la mesure de cette « imaginarisation » qui est une « positivation » qui fait fi d’une négativité inhérente au symbolique. Irons-nous jusqu’à dire perversion ?

La société marchande moderne accentue les traits de cette « positivation » par la disparition en particulier des frontières entre public et privé qui favorise la libre circulation du sexe et du commerce des amours sous algorithme (je vous invite à lire ce livre de Judith Duportail qui a enquêté sur la façon dont cette technologie, utilisée par Tinder par exemple, a bouleversé l’amour et l’idée des rencontres amoureuses). L’amour sous algorithme réduit la rencontre à une pure affaire de cotation qui ne peut que pousser, sous couvert de la technologie, à une toxicomanie sexuelle.

La montée sur la scène de la condition féminine dans l’espace social et politique fait entendre à grand bruit un espace de revendications qui semble aujourd’hui sans limites : « demandez tout » a pu écrire Mme Loiseau qui n’a pourtant pas tardé à comprendre qu’elle ne pouvait pas tout faire en politique.

J’ai parlé d’hystérie : on a donc à se demander si ce qui se joue dans la délinquance aujourd’hui relève de l’hystérie ou de son dépassement dans sa volonté d’introduire aujourd’hui un autre ordre que celui du phallus. Est-ce de l’hystérie aussi alors que se manifeste aujourd’hui une clinique du comportement, des actes, des acting-out qui font impasse à l’articulation du symptôme. Est-ce une clinique qui relève aussi du déni ? le déni n’apporte aucun savoir, il n’est que résistance au transfert : à quel transfert se refusent-elles alors que leur est proposée une jouissance sans limite ?

 On a donc à se demander si ce qui se joue dans la délinquance relève de l’hystérie ou de son dépassement dans sa volonté de changer d’ordre, d’introduire un autre ordre que celui de l’instance phallique. Ce qu’il faut constater, c’est que l’hystérique est, pourrait-on dire, doublée par la science dans son vœu toujours insatisfait de fonder un nouvel ordre qui ne monnayerait pas le sexe mais introduirait une égalité enfin bienvenue et résoudrait la question de la disparité des places organisée par le nom du père. La société la double et la détourne, je dirai même la pervertit puisqu’elle la pousse à ne plus refouler mais à simplement dénier et récuser.

Aujourd’hui Les femmes, qu’elles soient délinquantes, en centres fermés ou enfermées dans nos cabinets, veulent donc être libres et affranchies : il en est attendu une nouvelle société plus humaine. Elles ont effectivement une liberté que n’a pas le partenaire tenu par la castration. Elles ont la liberté que la castration soit pour elles contingentes. Certes il faut qu’elles gardent leur liberté, celle de dire non, c’est même nécessaire pour le partenaire, pour amoindrir la « toutomie » masculine et ses abus, et leur radicalité n’est pas hors de leur mission civilisatrice qui est de redonner vie au symbolique (n’oublions pas Antigone) . Elles sont libres, elles le savent, mais c’est l’affranchissement qui est problématique, lui qui favorise le débridement des pulsions dans des actes.

J’en arrive à cette définition de la délinquance au féminin : La délinquance est une manière de sortir du langage pour les femmes, de ne plus être assujettie au signifiant, de s’opposer à l’autorité du signifiant, au bornage de la jouissance phallique, c’est là où ça délinque, dans la décision de ne pas participer à cette régulation phallique.

La clinique dont je vous parlerai maintenant procède essentiellement de ce refus social de participer à la régulation phallique et d’une volonté de s’affranchir de toute contrainte par corps. Et cela ne veut pas dire, soyons clairs aussi, qu’il faut remettre en question les avancées de la condition des femmes dans nos sociétés. Il nous appartient simplement d’envisager les incidences de ces mutations sur la clinique.

Simples désobéissantes en 1950, c’étaient les petites fugueuses. Aujourd’hui s’y joue un affranchissement demandé radical. Il ne faut donc pas être surpris de constater qu’un symptôme social est en train de s’isoler dans une délinquance « d’expression féminine », et qu’il s’agit majoritairement d’une mutation dans l’expression symptômale de l’adolescence et de ses extensions féminines. Les choses vont vite effectivement. Je prendrai cela très au sérieux car l’adolescence marche pour nous en avant et formule, alors même que nous avons du mal à l’attraper, les questions qui font symptôme.

Bien sûr la délinquance au féminin dans ses récusations et ses révoltes est une façon de faire face à une crise identitaire, voir à une annulation identitaire. Elle existe pour les femmes, c’est un fait. Elle se déploie dans les CER, la PJJ, voir en prison où la déréliction se conjugue avec une précarité sociale et une certaine acculturation, mais déjà aussi dans les consultations, les dispensaires et dans vos cabinets

La dernière jeune fille qui est venue dans mon cabinet pendant le confinement pour des médicaments demandés par elle-même, avec sa mère bien sûr, a eu pour première phrase : « je veux être libre »

Suivant une ligne de dérégulation en tous sens, dans la haine du corps, dans le refus d’une contrainte par corps jusqu’à la sortie du langage, dans une révolte et un défi aussi de ne pas servir, c’est une clinique de l’acte, du refus et du déni, mais aussi de l’isolement car elles se séparent du recours qu’elles peuvent trouver dans l’autre, petit ou grand. Et j’amènerai aussi que s’y écrit une nouvelle clinique de la folie que je ne dirai pas psychotique.

Le déni, le défi qui n’apporte aucun savoir s’avère être une résistance au transfert : c’est difficile à déjouer cela !

Les petites jeunes filles se veulent libres et toujours en voie d’affranchissement : toujours plus affranchies ! elles qui sont maintenant dans la rue et non plus à la maison, elles à qui les parents ont ouvert un avenir sans limites et qui sont douées, délicieuses, un peu nympho, peuvent correspondre sur internet avec des garçons de tous âges, car du côté de la séduction et du savoir-faire, elles, elles sont finies. La mondialisation, les réseaux leur ouvrent les portes de toutes sortes de relations, d’aventures et de jouissances à découvrir (Savez-vous que le slogan des Motoscoop à Paris leur promet « une liberté sans borne » !). Elles vont un peu se faire maigrir pour s’offrir une grande boulimie sans perte et sans limites, elles vont marquer leur corps de scarifications et expérimenter par elles-mêmes les limites qu’elles peuvent s’infliger dans une haine du corps hors de toute érotisation. Une petite jeune fille qui s’était fait tatouer m’avait dit que c’est elle, et elle seule, qui inscrivait son identification, qu’elle avait choisie : c’était une sorte d’œil mystique qui faisait référence à un groupe de musique.

Cela laisse libre cours à la passion maternelle dont ces jeunes femmes sont aussi agitées en l’ignorant, issue des révoltes féministes que depuis 1969 les mères ont pu avoir en projetant ce qui n’a pas eu lieu pour elles totalement et qu’elles proposent à l’avenir de leurs filles. C’est la temporalité des passions du côté droit des formules de la sexuation qui s’inscrit pour les femmes à la génération d’avant. L’actualité nous la déverse aujourd’hui, vingt ou trente ans plus tard : c’est ce que nous entendons tous les jours et cela donne du ressort à cette demande d’affranchissement. Car bien sûr le deuil de cette envolée sans limites n’est pas demandé aux femmes, aux mères. La société n’y prend pas garde et si nous avons déplié une clinique autour du ravage mère/filles disons œdipien, nous aurions à lire à nouveau les dimensions de ces emprises.

Libres et affranchies, elles seront toujours justicières et pensent avec quelques raisons pouvoir introduire un autre mode de jouissance que celle ordinaire bornée. Elles peuvent aussi être dans la dénonciation idéologique de la congruence entre l’économie du capital et un ordre dit sexuel, en proposant toutes sortes de variations du corps dans ce qu’on appelle aujourd’hui les dysphories de genre ; il y a bien sûr les tentations trans d’une jeunesse déçue par le symbolique, à trous bien sûr, il est toujours à trou le symbolique comme les blue-jeans aujourd’hui. C’est aussi une clinique des anorexies, des boulimies, de toutes sortes d’addictions qui les impassent dans la consommation d’un objet réel.

Je voudrais maintenant faire un pas particulier sur la prostitution en vous invitant à lire un livre remarquable d’une petite jeune fille de 14 ans, écrit à double main entre ses parents et elle, issue d’une famille tout à fait bien, pas plus pathogène que d’autres, intitulé : « Papa viens me chercher ». Vous voyez, Papa sert encore ! et dans une clinique que l’on peut dire du tout permis et de l’insolence, on n’est pas encore sans entendre cette volonté d’une pureté virginale pour un papa parfait.

Ces jeunes filles peuvent adopter des relations tarifées dans une société laïque et prise au mot de la marchandise. La prostitution n’est plus aujourd’hui un délit, sauf pour les mineures bien sûr. Tout va donc dans le sens d’écraser ce qui n’a pas de prix (c’est le titre d’un livre d’Annie Lebrun), en écrasant l’énigme que constituent les femmes pour elles et pour les hommes. Plusieurs disent ou écrivent qu’on n’en revient pas si facilement.

 Elles deviennent des travailleuses du sexe, Elles vont se prostituer en considérant la prostitution comme un mode d’accès à une indépendance financière mais également comme moyen d’accès à la maîtrise de la violence supposée et de la vulgarité du désir commun. Le monde publiait en titre « Prostitution des mineures : un fléau en hausse » et comble de bêtise, le président de l’Université de la Sorbonne, université prestigieuse, en parle de façon déplacée sur les ondes en l’expliquant par la précarité financière des jeunes.

Les sociologues en conviennent : elles sont lancées dans la rue et non plus protégées dans l’alcôve et la vie familiale, et dans la protection judiciaire qui se caractérisait par une certaine mansuétude à l’égard des femmes. Il n’en est plus cas dans les juridictions actuelles qui sous l’influence anglo-saxonne, ont perdu de cette mansuétude à l’égard des filles. C’est d’ailleurs un souci pour les travailleurs sociaux au niveau de la PJJ dans notre sphère culturelle.

Des jeunes femmes écrivaines (comme Emma Becker pour écrire « La Maison »), sociologues, étudiantes, tâtent de la prostitution avec l’idée bien sûr de dominer le désir masculin ! Virginie Despentes en fait la promotion : elle ne regrette rien d’autant qu’elle a pu s’affranchir de cette histoire de féminité qui est, dit-elle, « de l’arnaque ». En s’affranchissant d’un tiers social forcément contraignant, elle est passée à l’homosexualité. Elle est, dit-elle, « soulagée de l’hétérosexualité », du devoir de séduire et plaire avec les échecs possibles, de s’habiller des insignes du plaire, de modeler son corps et son habillement, et par là même se défaire d’un narcissisme singulier (Elle, aussi, dit que la prostitution lui donne un pouvoir et une liberté financière !) Elle voulait être « sans contrainte et sans concession ». Elle tombe d’accord avec Monique Wittig : « les lesbiennes ne sont pas des femmes, c’est-à-dire au service des Hommes ». Quel mépris, mais leurs écrits démontrent plutôt un certain mimétisme

L’errance des femmes en partance du patriarcat (s’il existe, s’il tient), parce qu’il correspondrait à un état du capital, fait qu’elles ne peuvent ni s’étalonner, ni trouver leurs limites et sont amenées donc à demander toujours plus et tout : elles sont nomadisées dans un réel qui les conduit à des répétitions et les amène à poser la question de la folie, posée par Nancy Huston, par Nelly Arcan qui, après avoir écrit « Putain », écrit « Folle ». « J’ai quitté mon copain avec qui j’étais depuis 13 ans, j’ai voulu être folle » m’a dit une patiente venue en CMU pour une boulimie inquiétante. La cure démontrera une détresse de cette jeune femme face à un interdit d’avoir un enfant. C’est aussi la question que pose une autre petite patiente prise par des comportements alimentaires extrêmes, qui formule en rêve, lorsqu’elle commence à s’en sortir, la question : « quelle est ma folie ? » ; elle le dit très bien : de ne pas coller à elle-même, cad de ne pas pouvoir se raccrocher à un narcissisme. C’est une question pour les filles intelligentes.

La clinique de la délinquance est une clinique de la folie, d’une forme de folie des femmes quand elles sont hors du monde, de l’articulation phallique, et de la société. Ce n’est pas la psychose. Dans un mouvement nihiliste, c’est plutôt d’un désêtre qu’elles parlent. Il y a dans l’ascèse anorexique l’effet d’une décomposition du langage. J’en avais parlé pour l’anorexie en disant qu’elles se sont abstraites ; Lacan dit d’ailleurs que l’abstraction est une dé métaphorisation. Or c’est bien comme métaphore que l’on est dans le langage. Il s’agit bien dans ces cas extrêmes de sortir du langage : folie des femmes, folie de la radicalité qui a poussé certaines mystiques à se défaire du grand Autre vers la mort.

Ainsi peut aller la délinquance jusqu’à la sortie du langage qui articule une déliaison qui les met hors du lien social, hors du monde. Parfois, lorsqu’elles sont douées, elles cherchent à attraper cette lettre en souffrance : cela leur donne parfois la liberté d’écrire (comme Nelly Arcan, Albertine Sarrazin ou Virginie Despentes) mais c’est leur parole sans arrimage : elles ne se situent plus que dans un miroir rudimentaire et parfois trop fragile pour leur éviter un acte plus définitif : cela a été le cas par ex de Nelly Arcan, prise dans un miroir rudimentaire « jalouissant ».

Alors voilà à peu près ce que je souhaitais vous dire sur cette délinquance au féminin. Il me reste à dire « on y va ! », comme cela nous a été proposé c’est-à-dire qu’on y va comme analystes selon la formule juste d’Angela Jesuino : les analystes savent qu’on fait toujours les enfants de la même façon, les lois de la parole et du langage n’ayant, elles, pas vraiment changé. Nous sommes allés, avec quelques-uns et quelques-unes, dans les CER auprès des intervenants psychologues et travailleurs sociaux, à la PJJ par exemple et je voudrais vous dire que les directeurs de CER nous ont confié que leur mission éducative n’était pas facile avec ces indomptables aujourd’hui.

Il nous a été aussi donné d’applaudir une psychologue qui a su couvrir la fugue d’une jeune fille : elle avait entendu que celle-ci avait trouvé sa solution dans une conjugalité amoureuse, et comme me l’avait dit une patiente, la rivière avait retrouvé son lit.

Nous avons regretté à propos d’un cas qui nous avait été confié un peu trop tardivement de ne pas avoir pu enrayer, je dirai, un crime d’état : il s’agissait d’une jeune femme qui, après un acte grave, avait été mise en détention dans un centre fermé. Parce qu’il n’y avait pas de place ailleurs, elle avait été placée dans une prison de femmes, ce qui n’était pas légal. Elle était devenue la mascotte des femmes, la mascotte du quartier : quelque chose d’un don était devenu possible pour elle pour qui le don maternel n’avait pas pu avoir lieu et pour qui la rivalité féminine était inassumable : elle allait donc très bien. Mais la société n’a pas pu prendre acte de cela et elle a été remise dans un centre mixte où sa violence s’est décuplée, ce qui a entraîné ensuite une aggravation logique des condamnations. Les analystes avaient peut-être à formuler que la ré insertion de ces jeunes femmes n’est pas sans condition.

Par rapport aux actes, aux acting et aux attitudes de défi, il importe dans cette clinique de toujours relever l’acte de parole, et jouer plutôt d’une interpellation plutôt que d’une interprétation avec ces jeunes filles et peut-être que l’analyste laisse, voir autorise, dans un « consentement librement consenti », la possibilité de constituer de nouvelles dépendances par le fait d’un assujettissement rendu possible par ce même consentement et de leur permettre dans leur singularité d’élaborer leurs objets.

C’est une question éminemment politique aujourd’hui.